

PIERRE,

OU

LE COUVREUR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE, EN CINQ TABLEAUX,

PAR

MM. BRAZIER ET CARMOUCHE,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉÂTRE DES NOUVEAUTÉS,
LE 1^{er}. SEPTEMBRE 1829.



PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,

PALAIS-ROYAL,

GALERIE DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS, N^{os} 2 et 3.



1829.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

| | |
|---|--------------------------------|
| + PIERRE, garçon couvreur..... | M. BOUFFÉ. |
| La Comtesse DE BEAUFORT..... | M ^{me} DESPRÉZ. |
| Le Duc DE BEAUFORT..... | M. ROGF. |
| HERMINIE, leur nièce..... | M ^{lle} AUGUSTINE. |
| OCTAVE, amoureux d'Herminie... | M. CHARLES. |
| + BERMONT, notaire..... | M. LACAZE. |
| + BOMBARDINI, chef d'orchestre.... | M. MOREL. |
| + GIRAUD, ami de Pierre, compagnon couvreur..... | M. MATHIEU. |
| M ^{me} LOQUET, portière..... | M ^{me} FLORVAL. |
| + JOSÉPHINE, bouquetière..... | M ^{lle} CLORINDE. |
| + UN CLERC DE NOTAIRE..... | M. BACHELARD. |
| PARENS DU DUC DE BEAUFORT. | |
| DEUX LAQUAIS parlant..... | } MM. VÉZIAN et AUGUSTE. |
| GENDARMES, dont un parlant..... | |
| PEUPLE. | |

NOTA. — S'adresser, pour avoir la Musique de cet ouvrage, à M. BEANCOURT, chef d'orchestre des Nouveautés; et pour celles de toutes les Pièces des autres Théâtres, à M. TABANNE, rue des Filles Saint-Thomas, n° 17.

PIERRE, OU LE COUVREUR,

VAUDEVILLE EN UN ACTÉ.

.....

Premier Tableau.

Le Théâtre représente une mansarde bien décorée et meublée avec goût. — Une montre, avec une chaîne d'or et un lorgnon, sont accrochés à la cheminée. — Dans le fond on voit une fenêtre ouverte, qui laisse apercevoir un échafaudage et une échelle; elle est censée conduire sur les combles de la maison.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, seul.

Le temps se couvre! je ne pourrai, peut-être, pas voir aujourd'hui la jeune inconnue que j'aime... mais où me conduira cet amour?... Pauvre orphelin, élevé en Allemagne, où s'était retiré mon père, il ne me reste plus en France ni ami, ni protecteur, puis-je prétendre jamais?... On m'avait bien dit que j'avais des parens émigrés en Angleterre... la crainte d'en être mal reçu... et puis mon indépendance naturelle... (*On frappe.*) Qui est là?
M^{me} LOQUET, en dehors.

C'est moi.

OCTAVE.

Ah! ma vieille portière! que me veut-elle?... Entrez, madame Loquet.

SCÈNE II.

OCTAVE, M^{me} LOQUET.M^{me} LOQUET, *entrant.*

Voilà les habits de M. Octave.

OCTAVE.

Merci... Mettez tout cela sur cette chaise.

M^{me} LOQUET.

J'ai cra que vous étiez pressé de vous habiller ?

OCTAVE.

Vous savez que j'ai l'habitude de sortir tous les matins en négligé.

M^{me} LOQUET.

Oui ; mais vous paraissiez si content, hier soir, quand vous êtes rentré...

OCTAVE.

Ah ! c'est qu'hier soir... c'était le plus doux instant de ma vie !

M^{me} LOQUET.

Quelque nouvelle conquête, je gage... Oh ! ces pauvres jeunes gens ! le moindre petit gentil minois !... je sais ça, moi ! Telle que vous me voyez, je faisais tourner aussi bien des têtes dans mon temps.

OCTAVE.

Il y a long-temps de ce temps-là, madame Loquet.

M^{me} LOQUET.

C'est vrai, c'est vrai, M. Octave ; mais quoique je ne sois qu'une simple portière, je n'ai pas les ridicules qu'ont ordinairement les femmes de mon âge... J'étais jeune et jolie autrefois... alors, j'étais femme de chambre ; j'ai vieilli, et Monsieur m'a fait portière pour me récompenser de mes longs services... d'autres sont ce que j'étais, c'est la règle... ne faut-il pas que chacun ai son tour?... La portière de l'hôtel voisin enrage, je le sais, d'avoir quarante ans, parce que son mari n'en a que vingt-cinq... Moi, j'ai le bonheur d'avoir un mari plus âgé que moi... Ce n'est pas l'embarras, ce pauvre René ! c'est bien la plus

grande patraque!... mais dame, il a fait son temps... à présent, il se repose.

OCTAVE.

Non, mon excellente bavarde... non, il ne se repose pas... car vous allez l'envoyer rue des Martyrs, porter ce paquet à l'un de mes amis, Félix de Renneval.

M^{me} LOQUET.

Ce beau grand blond qui vient si souvent vous voir?... Monsieur, j'irai moi-même, mon homme est enrhumé... il ne peut pas quitter sa loge... et même son lit.

OCTAVE.

Comme vous voudrez, madame Loquet, pourvu que mon message arrive ce matin même.

M^{me} LOQUET.

Oh! rassurez-vous, je m'en charge.

OCTAVE, à lui-même.

Pendant ce temps, je vais me rendre à mon poste ordinaire.

M^{me} LOQUET.

Dans la rue du Bac, près du Pont-Royal, nous savons cela.

OCTAVE.

Qui vous a dit?...

M^{me} LOQUET.

Oh! je sais tout, M. Octave... les portiers et les portières, c'est terrible pour ça... Je sais que tous les matins vous vous rendez rue du Bac, dans la chambrette d'un de vos amis, dont la fenêtre donne sur les jardins d'un hôtel du voisinage, et que là vous soupirez, depuis un mois, pour une belle demoiselle.

OCTAVE.

Qui donc a pu découvrir?...

M^{me} LOQUET.

Rassurez-vous... Quelqu'un qui ne vous trahira pas; mon frère, qui vous a vu dans notre loge, et qui est valet de chambre dans la maison de votre belle.

OCTAVE.

Se peut-il?... Vous pourriez donc me dire comment s'appelle celle que j'aime?

M^{me} LOQUET.

Elle porte le même nom que vous, mais c'est bien diffé-

rent... c'est la nièce de madame la comtesse de Beaufort.

OCTAVE.

De Beaufort!... quel rapport singulier!...

M^{me} LOQUET.

Une grande famille, et riche!... Pour tout le mal que je vous souhaite, M. Octave, je voudrais bien que ce mariage pût se faire. Mais où avez-vous connu cette jeune personne ?

OCTAVE.

C'est bien la plus singulière aventure!... Il y a trois mois environ, j'arrivais d'Allemagne, où j'ai fait mes études, et je me promenais au bois de Boulogne... Tout-à-coup j'aperçois une jeune dame en amazone, emportée par un cheval fougeux... Je m'élançai, au risque d'être tué par l'animal, il me renverse; mais j'avais saisi la bride... et la belle inconnue est sauvée... Je lui prodigue tous mes soins; elle ouvre ses beaux yeux et me regarde avec une bonté!... une expression!... Je veux la reconduire à sa demeure, elle me remercie avec la plus touchante voix.

AIR du Vaudeville de la Somnambule.

Bientôt paraît une belle voiture,
Adieu ! dit-elle, avec un doux effroi,
Je n'oublierai jamais, je vous le jure,
Ce que vous avez fait pour moi.
Mais une douce intelligence,
En ce moment, remplissait notre cœur...
Elle emportait de la reconnaissance,
Et moi, j'emportais du bonheur.

Deux mois se passent, et je désespérais de la voir, lorsqu'ayant rendu visite à l'un de mes condisciples de l'Université de Leipsick, logé dans une mansarde de la rue du Bac, j'aperçus ma belle inconnue dans le jardin de l'hôtel voisin... A cette vue, je sentis renaître toute mon espérance, et depuis ce jour...

M^{me} LOQUET.

Et pourquoi ce mariage ne se ferait-il pas?... Vous êtes un brave jeune homme! bien rangé! bien aimable!... Mon frère vous servira, si vous le voulez.

OCTAVE.

Merci, ma bonne madame Loquet; mais je ne suis pas encore assez avancé dans mes amours.

M^{me} LOQUET.

Oh! Monsieur, on sait ce qu'on sait, et ce n'est pas à moi que vous pourrez faire accroire... Du reste, je suis toute à votre service.

OCTAVE.

Tout ce que je vous demande, madame Loquet, c'est le secret.

M^{me} LOQUET.

Vous dites ça parce que je suis portière ?

OCTAVE.

Quant à moi, je ne retournerai plus à la rue du Bac.

M^{me} LOQUET, à part.

Je n'en crois rien.

OCTAVE.

Allez faire ma commission.

(Ici l'on entend chanter sur les toits.)

PIERRE ET GIRAUD.

O toi ! l'objet de ma tendresse,
Toi, l'objet de tout mon amour,
Toi que j'adore...

OCTAVE, avec étonnement.

Qu'est-ce donc ?

M^{me} LOQUET.

Les couvreurs qui réparent la maison... Oh! d'abord... M. Pichon, notre propriétaire, est un homme terrible pour les réparations... aussi, il faut voir comme sa maison est tenue!

OCTAVE.

Allez donc, madame Loquet, allez donc.

M^{me} LOQUET.

J'y vais, M. Octave, j'y vais... et, à mon retour, je ferai votre chambre... Si vous sortez, vous laisserez la clé sur la porte.

(Elle sort. — Les couvreurs continuent de chanter.)

SCENE III.

OCTAVE , *seul.*

Par quelle fatalité ont-ils surpris mon secret! Si ma présence , dans cet hôtel de la rue du Bac , allait compromettre celle que j'aime... J'irai ce matin pour la dernière fois... Elle porte le même nom que moi , m'a dit madame Loquet , c'est déjà d'un bon augure!... Hâtons-nous de nous rendre chez mon ami.

(*Eclairs et tonnerre.*)

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

PIERRE , GIRAUD. *Ils descendent sur les échafaudages qu'on voit par la fenêtre.*

PIERRE.

Dis donc , Giraud , viens-nous en. Il va tomber de l'eau... naturellement.

GIRAUD.

Laisse donc ; tu veux faire la Saint-Lundi , et tu dis qu'il va tomber de l'eau , parce que tu voudrais aller chez le marchand de vin.

PIERRE.

Tiens , une goutte large comme une pièce de cent sous , qui m'est tombée sur le nez :

GIRAUD.

Aye ! aye ! aye ! il est trop tard pour nous en aller.

PIERRE.

Tu vois bien ce que je te disais. Mettons-nous à l'ombre.

GIRAUD.

Où diable veux-tu nous mettre ?

PIERRE , *se posant sur la fenêtre , les jambes en dedans.*
Tiens , sous cette fenêtre qui est ouverte.

GIRAUD:

Tu as raison. Tiens, ton chapeau imperméable, la pluie va l'abîmer.

(Il lui jette son chapeau; il tombe dans la chambre.)

PIERRE.

Merci, chose! voilà mon castor chez le voisin... naturellement.

GIRAUD.

Va le chercher.

PIERRE.

C'est ça, entrer chez le monde!

GIRAUD.

Il n'y a personne. Va donc vite, avant qu'on ne vienne. Va donc.

(Il le pousse, et le fait sauter dans la chambre.)

PIERRE.

C'est bête, ça.

GIRAUD.

Ne veux-tu pas laisser ton chapeau là dedans? Remonte à présent.

PIERRE, ramassant son chapeau.

Tiens, c'est gentil ici. On dirait d'un petit Louvre. Il y a une glace.

GIRAUD.

Remonte donc.

PIERRE.

Laisse donc, que je regarde; la bourgeoise est sortie.

GIRAUD.

Si elle allait rentrer?...

PIERRE.

On ne rentre pas quand il pleut. Crois-tu pas, si elle est au faubourg Saint-Germain, qu'elle va revenir chercher son parapluie rue de l'Échelle?

GIRAUD.

C'est juste. Mais, tu dis la bourgeoise, c'est donc une petite femme qui habite ici?

PIERRE.

Ça se voit tout de suite.

Pierre.

Air de Céline.

C'est un' modiste, ou quelqu' lingère...

GIRAUD.

Un chapeau d'homme est la-dessus.

PIERRE.

Est-il bon enfant?... au contraire,
Mais, c'est une raison de plus.
On voit, par fois, des fichus de d'moiselle
Dans les appartemens d' garçons,
Et, dans le boudoir d'une belle,
Un chapeau d'homme et des ép'rons.

Tiens, hier, chez moi, dans ma petite chambre au septième, tu aurais encore trouvé un bonnet et des papillotes.

GIRAUD.

Ah! je sais que tu es heureux, toi... tu es le mirliflor des couvreurs!

PIERRE.

Bien couvert... naturellement.

GIRAUD.

Oui, du beau linge, du drap fin... et de l'argent dans ton gousset; les femmes aiment ça.

PIERRE.

Un peu!... Si tu me voyais le dimanche avec ma particulière, la petite Joséphine, la bouquetière, tu sais... on ne dirait jamais que je suis Pierre le couvreur.

GIRAUD.

Oh! quand je dis...

PIERRE.

C'est l'habit qui fait l'homme, et sans me vanter, si j'avais un tailleur du Palais-Royal, je serais un homme comme un autre.

GIRAUD.

Bah! c'est des raisons, ça... Il y a dans la touraure des gens du beau monde, quelque chose de particulier.

PIERRE.

Je te dis que si j'avais un bon tailleur, il ne me manquerait rien du tout.

GIRAUD.

Tu le crois?

PIERRE.

Je parie... j' te parie un litre... j' t'en parie deux...
(*Apercevant l'habit.*) Tiens, voilà précisément un habit
qui a l'air moulé; je vas l'essayer.

GIRAUD.

Je t'en défie!

PIERRE.

Tu vas voir. (*Il ôte son pantalon de travail qui est par-dessus un pantalon blanc.*) Oh! les genouillères, elles vont faire le lundi!... Justement mon pantalon du dimanche, qui est blanc d'hier... Aide-moi.

GIRAUD.

Et si l'on vient?

PIERRE.

Va toujours... C'est l'affaire de rien... l'histoire de cinq minutes. (*Giraud lui aide à faire sa toilette.*) Tu vas me voir sitôt que j'aurai l'habit sur le dos... Eh! mon dieu!...

Aia Comme il m'aimait!

C'est un habit! (*bis.*)

Qui donne un air fringuant et leste,

C'est un habit! (*bis.*)

Qui fait d'un sot un homm' d'esprit...

Qu'est-c' qui déguis' le mieux du reste,

C'est lui qui portait jadis un' veste...

C'est un habit! (*quatre fois.*)

L'autre manche, à c'tt' heure...

C'est un habit! (*bis.*)

Qui toujours éblouit la vue...

C'est un habit! (*bis.*)

Qui donne fortune et crédit.

Dans un salon ou dans un' rue,

On croit qu' c'est quelqu'un qu'on salue...

C'est un habit! (*quatre fois.*)

Tiens, regarde si c'est le même individu que tu as rencontré tout-à-l'heure sur la gouttière... Et quand on peut ajouter à ça une belle montre... Tiens, comme celle-là, par exemple. (*Il la prend.*) Elle est fameuse, celle-là! c'est pas un oignon, ça!... Dieu! les belles breloques!...

(*Il la met à son gousset.*) Et le lorgnon!... Voilà... Et moi qui oubliais les gants! (*Il les met.*) Les gants, vois-tu, Giraud; surtout quand ils sont jaunes, ça dénote le particulier comme il faut... Maintenant, le chapeau. (*Il prend le claque.*) Puis, la badine; (*Il la prend.*) et voilà l'homme fini.

GIRAUD.

C'est pourtant vrai!

PIERRE, *se pavanant.*

Quand je te disais!

AIR de la galopade de Mazurier.

Ah! que j' suis bien! (*bis.*)

D' figure

Et d' tournure!

Ah! que j' suis bien! (*bis.*)

Je crois qu'y n' me manque rien.

Dieu! qu' c'est commode

Le claque à la mode!

Et qu'on peut plier

Comme une feuille de papier!

On tir' d' sa poche

C' lorgnon qui rapproche

Des taill's, des attraits,

Qu' jamais

On n' voit d' trop près.

Comm' j' aurais l'air fringant,

Si j'allais, en t' nue à l'anglaise,

Au boul'vart de Gand

Avec ce gant,

Fair' l'élégant!

A plus d'un freluquet,

Qui prend l'air d'un homme à son aise,

Si je ressemble, c'est

Que j' n'ai pas l' sous dans mon gousset.

Ah! que j' suis bien!

De figure, etc.

GIRAUD.

Oh! dis donc, Pierre... si la petite Joséphine t' voyait comme ça?

PIERRE, *avec fatuité.*

Je crois, mon cher, qu'elle serait flattée... intérieurement.

GIRAUD.

Faudra t'habiller comme ça le jour de ton mariage.

PIERRE, *imitant les fats.*

Oh! mon mariage!... J'ai promis de l'épouser... dans trois jours même... mais j'ai promis, voilà tout... et nous autres jeunes gens comme il faut... une promesse avec les demoiselles, ça ne nous engage à rien... naturellement.

GIRAUD.

Ah! ah! il est bon là!

PIERRE.

Et puis, vois-tu, mon cher, il faut que je renonce à travailler à la journée... je suis trop au-dessus de ça...

GIRAUD.

Avec ça que l'état de couvreur est un vrai métier de chien.

PIERRE, *avec fatuité.*

Tu veux dire un métier de chat; nous sommes toujours sur les gouttières... Ah! Ah!

ENSEMBLE.

Ah! que j' suis bien ! etc.

GIRAUD.

Ah! qu'il est bien ! etc.

GIRAUD.

Dis donc, nous rions, et si quelqu'un venait ?

PIERRE, *changeant de figure.*

Bah! tais-toi donc, ne dis donc par de bêtises. (*On frappe à la porte. — Avec effroi.*) Oh! là, là!

GIRAUD.

On a frappé.

PIERRE, *vivement.*

Ne réponds pas.

GIRAUD, *tremblant.*

Si je disais qu'il n'y a personne ?

PIERRE, *courant çà et là.*

Eh! non, vite à bas la toilette... aide-moi.

GIRAUD.

Voilà qu'on tourne la clé!... Ma foi, arrange-toi, je me sauve.

(Il escalade la fenêtre et disparaît.)

PIERRE.

Je n'ai plus le temps! (La porte s'ouvre, il reste pétrifié.)
Me voilà bien!

(Reprendre ici dans l'orchestre en sourdine :)

Ah! que je suis bien, etc.

SCÈNE V.

PIERRE, interdit, UN CLERC DE NOTAIRE, QUATRE
HOMMES: Ils restent au fond.

LE CLERC.

Jamais un portier pour répondre dans cet hôtel garni!...
C'est égal, c'est ici; j'avais pris connaissance des localités.
Entrez, Messieurs, le voilà, je le reconnais. (A Pierre en le
saluant.) C'est bien à M. Octave de Beaufort que nous avons
l'honneur de parler?

PIERRE, troublé.

Oui, oui... Monsieur... je suis... je suis, moi...
(A part.) Si je dis le contraire, ils vont me prendre pour
un voleur, naturellement....

LE CLERC.

Ah! (A part.) Enfin nous le tenons. (Haut.) Monsieur...

(Il le salue, sa troupe l'imité.)

PIERRE, à part, se frappant le front.

Maudite fantaisie!... Ces habits, cette montre!... Que
vais-je devenir?

GIRAUD, de la fenêtre.

Il va être coffré, c'est sûr.

LE CLERC.

J'espère, M. de Beaufort, que vous nous suivrez sans
difficulté... toute résistance d'ailleurs serait inutile, et
vous êtes trop bien élevé...

(Il le salue, même jeu.)

PIERRE, à part.

C'est ça, ils me prennent pour un autre... Ne disons rien.

LE CLERC.

Une voiture est en bas, et si vous vouliez avoir la bonté de nous suivre... comme on nous attend nous partirions sans retard, Monsieur...

(*Même jeu.*)

PIERRE, à part.

Je trouverai peut-être le moyen de leur brûler la politesse... (*Giraud du fond lui fait des signes.*) Oh! cette fenêtre!... ils n'oseront pas me suivre par là.

(*Il prend une chaise et veut monter par la croisée.*)

LE CLERC.

Eh bien! que faites-vous?

PIERRE.

Pardon, c'était pour voir... Quel temps fait-il?... Tout-à-l'heure il pleuvait à verse.

LE CLERC.

C'est fort inutile, nous avons une voiture.

PIERRE, à part.

Décidément je suis empoigné.

LE CLERC, après avoir fermé la croisée.

Je crois que M. de Beaufort voulait nous échapper.... Allons, Monsieur, quand il vous plaira.

LE CLERC.

AIR du Hussard de Felsheim.

Pour moi quelle heureuse capture!
Elle me fait beaucoup d'honneur,
Et pour vous, Monsieur, je le jure,
Elle doit être le bonheur.

PIERRE, à part.

Ce sont des huissiers, je parie,
Suivons-les, mais sans perd' de temps,
Avant d'être à Saint-Pélagie,
J'aurai prendre la clef des champs.

ENSEMBLE.

Pour moi, quelle triste aventure!
Ah! rien n'égale ma frayeur!

(16)

Je suis perdu ! tout me l'assure,
Si l'on me prend pour un voleur !

LES HOMMES.

Pour nous, quelle heureuse aventure ! etc.

(On entoure Pierre. — Ils sortent.)

FIN DU PREMIER TABLEAU.



Deuxième Tableau.

Le Théâtre représente le cabinet d'un riche notaire.



SCENE VI.

BERMONT, *seul. Il entre des lettres à la main, et parlant à la cantonade.*

Auguste !... quand le second clerc reviendra de l'enregistrement, vous lui direz d'aller me louer une loge grillée à la porte Saint-Martin... Voyons ce qu'on m'écrit... (*Il ouvre une lettre.*) Ah ! ah ! la petite Florine, de l'Opéra, me demande un hypothèque à six pour cent... elle a 30,000 francs à placer... Je vois avec plaisir que mademoiselle Florine est une femme qui a de l'ordre et de la conduite... elle est dans les idées du jour.

AIR du Vaudeville du Roman.

Chacun suit les nouvelles routes,
Et, d'après l'esprit du moment,

(17)

Les fortunes, les banqueroutes,
Tout se ~~traite~~ ~~légèrement~~...
Tour-à-tour, dans ce siècle ingambe,
On fait fortune, ou bien l'on fait pitié,
Les grâces, en levant la jambe,
La finance, en levant le pié.

(*Ouvre sa seconde lettre.*)

Ah! ah! de nouveaux détails sur ce jeune homme que l'on cherche depuis si long-temps. Si les renseignemens que j'ai reçus sont vrais, il paraît qu'enfin on est parvenu à le découvrir. J'ai fait annoncer hier à madame la comtesse de Beaufort que son noble héritier était retrouvé, et j'espère...

SCÈNE VII.

BERMONT, UN CLERC.

LE CLERC.

Monsieur, nous amenons M. de Beaufort.

BERMONT.

Ah! fort bien!... Faites entrer... Je craignais que nous ne fussions encore une fois trompés dans notre attente.

LE CLERC.

C'est bien lui... il a fait l'étonné... mais nous ne lui avons pas donné le temps de se reconnaître.

BERMONT.

Vous avez bien fait; car, d'après ce qu'on dit de son caractère original, il aurait sans doute cherché à vous échapper.

LE CLERC.

Enfin nous avons réussi; mais ce n'est pas sans peine.
(*Se retournant.*) Entrez, Monsieur, entrez...

Pierre.

3

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE, *entrant.*

Des cartons... des bureaux... des affiches partout...
c'est sans doute le commissaire de l'arrondissement.

BERMONT, *allant au-devant.*

Soyez le bien venu, jeune homme, il y a long-temps
que je vous cherchais.

PIERRE.

Comment! long-temps?... (*A part.*) Ah! oui, l'autre!

LE CLERC.

Si nous avons amené Monsieur, ce n'a pas été sans
peine... Au moment de monter en voiture, il a voulu
s'enfuir.

PIERRE.

Oh! si l'on peut dire cela!... Je vous jure, M. le Com-
missaire, que je n'ai pas du tout fait résistance.

BERMONT.

Il se croit chez le commissaire... la méprise est ori-
ginale. (*Haut.*) Rassurez-vous, Monsieur, vous êtes près
d'un ami, d'un véritable ami. (*Il lui tend la main.*) Tou-
chez-là!

PIERRE, *la secouant.*

Comment que ça va?... Moi, ça va pas mal.

BERMONT.

(*A part.*) M. le comte de Beaufort vous a un poignet!...

PIERRE, *à part.*

Laissons-nous faire et ne disons rien; je suis dans mon
tort... à cause de cette montre et de ces breloques.

BERMONT.

Messieurs, vous pouvez vous retirer... Monsieur ne
nous échappera plus... je m'en flatte... d'abord je ne le
quitterai que lorsqu'il sera rendu à l'hôtel.

PIERRE, *à part.*

C'est ça... à l'hôtel de la Préfecture... salle Saint-

Martin. Je tremble de tous mes membres... et dire que je ne peux pas m'échapper.

BERMONT.

M. le Commissaire, je vous remercie de vos soins.

(*Il les salue. — Ils sortent.*)

PIERRE.

Ah! ce n'est donc pas vous qui êtes le Commissaire?... Pardon... excuse... de vous avoir pris pour le Commissaire. (*A part.*) Qu'est-ce qu'ils vont donc faire de moi?

BERMONT.

Raymond, envoyez chercher une Citadine.

LE CLERC.

Oui, Monsieur.

(*Il sort.*)

PIERRE, *à part.*

Une Citadine! c'est décidé, je suis enfoncé.

BERMONT, *lui avançant un siège.*

Ah! nous voilà seuls maintenant... Asseyons-nous, et répondez-moi franchement.

PIERRE, *à part, s'asseyant.*

Voilà l'interrogatoire!... Il ne faut rien avouer du tout... à cause de cette chienne de montre.

BERMONT, *s'asseyant.*

Voyons, jeune homme, voyons!... La main sur la conscience... est-ce que vous ne commenciez pas à être un peu las d'une existence isolée, vagabonde?...

PIERRE, *vivement.*

Monsieur, je ne suis pas un vagabond?... j'ai un domicile... je paie 27 francs 10 sous de loyer, tous les trois mois, rubis sur l'ongle.

BERMONT.

Oui, sans doute; mais enfin, votre état n'était guère convenable...

PIERRE.

Mon état?... mais si... il me convient assez... L'état est dangereux, mais une fois qu'on y est habitué, on n'y pense plus... parce que l'habitude, et puis les genouillères... (*A part.*) J'oublie que je suis l'autre.

BERMONT, *à part, riant.*

Quel amphigouri me fait-il là?... (*Haut.*) Vous savez

maintenant, mon cher ami, pourquoi l'on vous a conduit chez moi ?

PIERRE.

Ma foi, non... mais, en tous cas, je vous jure que je suis un honnête homme, incapable d'une mauvaise action.

BERMONT.

Qui vous parle de cela?... Apprenez que je suis le notaire de la famille de Beaufort.

PIERRE.

Ah! tant mieux encore.

BERMONT,

Et que, depuis plus d'un an, j'étais chargé de vous découvrir.

PIERRE.

Qui ça?... moi?... (*A part.*) Ah! j'oublie toujours...

BERMONT.

Ce n'est point pour faire parade de mon zèle, mais j'ai battu, pour vous trouver, tout le pavé de Paris.

PIERRE.

Le pavé!... Ah! je vais vous dire... ce n'est pas là que je me tiens ordinairement.

BERMONT, *riant.*

M. de Beaufort aime à plaisanter.

PIERRE.

Du tout, M. le Notaire. (*A part.*) Diable m'emporte si j'en ai l'envie!

BERMONT.

Enfin le hasard m'a mis sur vos traces, et je me suis hâté de vous faire prier de venir me voir, impatient de vous apprendre que vous êtes l'héritier d'une fortune qui pourra bien s'élever à 2 ou 300,000 francs de rente.

PIERRE.

Qui ça? moi! (*A part.*) Est-il heureux, cet autre! et il loge au sixième avec ça... Est-il bête!

BERMONT.

Vous, M. de Beaufort... et je m'estime heureux de pouvoir vous l'annoncer... oui, jeune homme, vous êtes le dernier rejeton de l'illustre famille de Beaufort, et madame la comtesse de Beaufort, votre noble tante, vous attend avec la plus vive impatience.

PIERRE.

Ma tante m'attend ? (*A part.*) Ah ! la tante de l'autre.

BERMONT.

Je vais moi-même vous conduire à son hôtel, dans le faubourg Saint-Germain.

PIERRE, à part.

Oh ! là ! là ! (*Haut.*) Mais, M. le Notaire, êtes-vous bien sûr que je sois l'héritier du Beaufort ?

BERMONT.

Très-sûr ; j'ai là tous les titres qui le prouvent ; mais vous devez avoir parmi les cachets de votre montre...

PIERRE.

Aye ! aye ! aye !

BERMONT.

Une pierre fine qui retrace le blason de votre famille (*Il la cherche parmi les breloques.*) Un champ d'azur étoilé d'or, avec la couronne de duc en contrepal. (*L'apercevant.*) La voilà ! Je savais que vous aviez ce bijou.

PIERRE.

Vous le saviez ? (*A part.*) Il était plus avancé que moi.

BERMONT.

Oui ; c'était un des premiers renseignemens qui m'ont été donnés. Vous le tenez de votre mère, sœur de madame la comtesse de Beaufort. Le cachet est fort ancien... Il fut donné, par Louis XIV, à l'un de vos aïeux, et madame votre tante craignait beaucoup que vous ne l'eussiez perdu, ou qu'il ne vous eût été volé.

PIERRE, à part.

Volé ! seigneur dieu ! si l'on savait...

BERMONT.

Savez-vous, M. de Beaufort, que vous m'étonnez étrangement... La nouvelle que je vous donne n'a pas l'air de vous émouvoir le moins du monde ; on dirait qu'elle ne vous fait aucun plaisir.

PIERRE.

Oh ! c'est que... voyez-vous, moi... M. le Notaire... il se trouve... parce que... voyez-vous, la grandeur... la naissance... le hasard... Vous comprenez ?

BERMONT, *riant.*

Oui, oui, je sais que vous êtes philosophe... que vous aimez à vivre indépendant; mais, mon cher ami, il faut être raisonnable avant tout... songez à la superbe carrière qui s'ouvre devant vous... Maintenant, il vous sera si facile de vous élever.

PIERRE, *à part.*

Mais ça n'allait déjà pas mal comme ça.

BERMONT.

En moins de rien vous allez monter, monter...

PIERRE.

Monter, je n'ai fait que cela toute ma vie... naturellement... je continuerai toujours de même, je l'espère bien.

AIR du Vaudeville de la Bouquetière.

On ne peut pas vivre à rien faire,
Dans ce but, je travaillerai,
Et gaiement, comme a fait mon père,
Jusqu'au faite je monterai.

BERMONT.

(*Part.*) Comme M. votre père ?

Aux honneurs quand on est sensible,
Jamais on ne s'élève trop,
Vous monterez encore plus haut.

PIERRE.

Je ne crois pas qu' ça soit possible.

BERMONT.

Vous êtes trop modeste... vous irez plus haut que M. votre père.

PIERRE.

Plus haut que mon père! (*A part.*) S'il savait que mon père a couvert le clocher de Chartres.

BERMONT.

Mais j'oubliais le point essentiel. Madame votre tante m'a recommandé de ne vous laisser manquer de rien, et les jeunes gens, à Paris, ont souvent besoin d'argent. (*Ouvrant un tiroir.*) Voulez-vous deux ou trois billets de mille francs ?

(23)

PIERRE , *effrayé.*

Des billets de Banque!

BERMONT.

En voulez-vous quatre, cinq, six ? ne vous gênez pas... j'ai tout l'argent de votre famille... prenez...

PIERRE , *vivement.*

Du tout, du tout! de l'argent! oh! dieu! (*A part.*) Il ne manquerait plus que ça. (*Haut.*) Je n'en veux pas, je n'en veux pas!

BERMONT , *refermant le tiroir.*

Vous êtes un jeune homme bien extraordinaire! N'oubliez pas que je veux être votre caissier.

PIERRE.

Merci, merci. (*A part.*) V'là-t-il une situation!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE CLERC.

LE CLERC.

Monsieur, la Citadine est devant la porte.

BERMONT.

Ah! fort bien... nous partons... madame la comtesse nous attend.

PIERRE.

Et vous allez me conduire chez elle?

BERMONT.

Si vous le permettez. Je veux avoir le plaisir de vous mettre moi-même dans ses bras... Attendez-moi un instant, je vais prendre mon chapeau.

(*Il entre à gauche. — Le clerc sort.*)

SCÈNE X.

PIERRE , *seul, vivement.*

Si je pouvais filer... en laissant-là cette montre et ces

cachets... Je vois bien qu'on me prend ici pour le particulier de la chambre où je suis entré avec Giraud ; mais le dire, c'est m'exposer à passer pour un voleur, fâché d'avoir manqué son coup... avec ça que j'ai déjà été au correctionnel une fois pour un mal entendu, un soufflet que j'avais donné à un camarade... Il s'est trouvé que c'était un coup de poing... parce que j'avais oublié d'ouvrir la main... et que ça lui fit enfler l'œil... Quoique j'aie été acquitté... si j'y revenais encore... Il vaut mieux s'enfuir : j'ai de bonnes jambes ; il n'y a pas là-dedans de saute-ruisseau capable de courir aussi bien que moi. Vite, débarrassons-nous de tout ça.

(*Il va pour ôter la chaîne, etc. — Bermont entre.*)

SCÈNE XXI

PIERRE, BERMONT.

BERMONT.

M. de Beaufort, je suis à vos ordres.

PIERRE, *à part.*

Faut-il avoir du guignon ! (*Haut.*) Me voilà, Monsieur.

BERMONT, *mettant son chapeau.*

Couvrez-vous.

PIERRE.

Si je couvre ?

BERMONT, *ôtant son chapeau.*

Je vous en supplie.

PIERRE, *se couvrant.*

Ah ! bon, j'y suis ! (*À part.*) Comment diable, vais-je me tirer de là ?

ENSEMBLE.

BERMONT.

AIR : *Quelle douce et riante ivresse !*

En ce jour, pour moi quelle gloire !
J'en éprouve un noble transport ;
C'est moi seul qui rends à l'histoire

(25)

L'héritier du nom de Beaufort.
De ce beau nom montrez-vous digne;
De Seigneurs, nobles et puissans
Vous descendez en droite ligne.

PIERRE , à part.

Ah! s'il savait d'où je descends...

ENSEMBLE.

En ce jour, etc.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

.....

Troisième Tableau.

Le Théâtre représente un joli jardin de ville, entouré d'hôtels.



SCÈNE XII.

HERMINIE, seule, à la cantonnade.

Julie, si la bouquetière vient m'apporter des fleurs, je suis dans le jardin. (*Venant en scène.*) Le voilà! il est toujours à sa petite lucarne, il me fait encore des signes. (*Elle répond avec son mouchoir.*) Mon dieu! mon dieu! que je voudrais savoir ce que c'est que ce jeune homme qui m'a déjà rendu un service si important, il y a trois mois, et que je retrouve au sixième étage de cette maison. Je suis sûre qu'il est aimable; mais avec ma famille cela ne suffirait peut-être pas.

LA COMTESSE, en dehors.

Herminie! Herminie!

HERMINIE, tournant le dos à l'hôtel qu'elle regardait.

Ma tante?

Pierre.

SCÈNE XIII.

HERMINIE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Rentrez donc au salon, Mademoiselle, pour recevoir ces dames.

HERMINIE, *à part.*

Oui, toutes les douairières du faubourg Saint-Germain.

LA COMTESSE.

Vous savez que je les ai réunies cet après midi pour leur présenter le noble héritier de Beaufort qu'on vient enfin de retrouver. Allez donc au salon, au lieu de rêver dans le jardin comme vous faites toute la journée.

HERMINIE.

Il fait si beau, ma tante, dans le jardin!

LA COMTESSE.

Vous devez le savoir, car vous avez toujours les yeux tournés vers le ciel : on dirait que vous étudiez l'astronomie.

HERMINIE.

L'astronomie, ma tante, est une belle science.

LA COMTESSE.

Les sciences, Mademoiselle, ne sont faites que pour les gens vulgaires... Mon trisaïeul ne savait pas lire, ce qui ne l'empêchait pas d'être un des premiers gentilhommes de la cour... ~~Que regardez-vous encore?~~

HERMINIE.

C'est... c'est...

LA COMTESSE.

AIR de la Somnambule.

Pour vous le ciel sans doute se dévoile,
De ce côté vous regardez toujours.

HERMINIE.

Oui, c'est par là que je suis une étoile...

(A part.)

Et c'est là-haut qu'il paraît tous les jours.

LA COMTESSE, à part.
Des étoiles en plein midi!

HERMINIE.

Du ciel nous vient et bonheur et science.

LA COMTESSE.

Quoi! vous croyez que cela vient de là?

HERMINIE.

Oui, ma tante, j'ai l'espérance
Que de là-haut le bonheur me viendra.

LA COMTESSE.

Laissons tout cela... j'espère qu'aujourd'hui vous allez être plus gaie. Mon notaire me fait savoir qu'il va m'amener le jeune héritier de Beaufort, que l'on cherchait depuis un an, et qui doit être votre mari.

HERMINIE.

Ce mariage, cette ambition, tout cela ne me tente pas, je ne tiens nullement au titre de duchesse.

LA COMTESSE.

Oui, mais nous y tenons beaucoup, nous, et toute résistance serait inutile... le duc, votre oncle, veut ce mariage, et moi, je l'ordonne.

HERMINIE.

Ma tante, j'obéirai.

BERMONT, en dehors.

Annoncez-nous à Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

C'est la voix de mon notaire; il amène votre cousin sans doute.

UN VALET, en dehors.

Ces dames sont dans le jardin.

HERMINIE, à part.

Ils viennent, je me sauve.

(Elle s'enfuit dans un pavillon.)

LA COMTESSE.

Herminie! Herminie! Mademoiselle!

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, BERMONT, PIERRE.

BERMONT, *saluant.*

Madame la Comtesse, voici le noble rejeton...

(*Pierre salué.*)

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur, vous ne me l'eussiez pas dit, que je l'aurais deviné en voyant Monsieur... Il est tout le portrait de son père, le maréchal de France, Alexandre de Beaufort.

PIERRE, *à part.*

Il est fort, celui-là!

BERMONT, *bas.*

Enfin, Madame, le voilà près de vous; mais faites veiller sur lui... car deux ou trois fois en route, il a voulu s'enfuir... Ce jeune homme a un singulier penchant à l'indépendance.

LA COMTESSE.

Rassurez-vous. Le faubourg Saint - Germain lui fera passer ces idées-là.

BERMONT.

Maintenant que ma mission est remplie, il ne me reste plus qu'à me retirer.

AIR : *Allons réveiller tout le monde.*

Avec regret, Madame, je vous quitte,
Vous rassemblez en ce lieu les plaisirs ;
Mais combien je me félicite
D'avoir pu remplir vos désirs.

(*Montrant Pierre.*)

Il nous a fallu, sur mon âme,
Courir long-temps avant de l'attrapper ;
Enfin, vous le tenez, Madame,
Ne le laissez pas échapper.

Au revoir, M. le Comte.

Avec regret, etc.

(*Il prend la main de Pierre, et sort.*)

SCENE XV.

PIERRE, LA COMTESSE.

PIERRE, *à part.*

A présent que me voilà seul avec la vieille, je vais tâcher de filer.

LA COMTESSE, *appelant.*

Julie! (*Julie paraît.*) Dites à ma nièce que je l'attends ici avec ces dames.

PIERRE, *à part. Il regarde autour de lui.*

La muraille du jardin n'est pas très-haute... et en deux temps... naturellement...

LA COMTESSE, *appelant.*

Saint-Jean! Lafleur! ~~Riand!~~ Dubois! venez tous. (*Six valets en grande livrée paraissent.*) Voici mon neveu, l'héritier de la grande fortune et du nom de Beaufort.

(*Ils s'inclinent, — Pierre les salue.*)

PIERRE.

Messieurs, j'ai bien l'honneur...

LA COMTESSE.

Vous voudrez bien avoir pour lui tous les soins, tous les égards que vous avez pour ma nièce et pour moi, et je chasserai le premier de vous qui le laissera sortir de cet hôtel sans ma permission. Allez!

(*Les domestiques saluent et sortent.*)

PIERRE, *à part.*

Ça m'enfonce tout-à-fait.

LA COMTESSE.

Vous me pardonnerez, mon cher neveu, cette petite précaution, mais je connais votre grand amour pour l'indépendance et la liberté; je sais que vous avez des goûts extrêmement populaires.

PIERRE, *à part.*

Il paraît que l'autre est un bon enfant!

LA COMTESSE.

Et désormais vous ne me quitterez que lorsque vous aurez repris des sentimens dignes de votre naissance.

PIERRE, *à part.*

Né natif de Saint-Quentin.

LA COMTESSE.

Du reste, vous trouverez dans cet hôtel tous les plaisirs... et j'espère que ma nièce, avec laquelle vous allez vous marier, adoucira votre captivité.

PIERRE, *à part.*

J'ai envie de me laisser marier, pour voir.

LA COMTESSE.

Voici justement votre cousine et les plus nobles dames du faubourg Saint-Germain, conduisez-vous avec elles en vrai chevalier français.

PIERRE.

Oh ! pour ce qui est de ça... le Picard est Français, chevalier et troubadour... naturellement.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, HERMINIE, DAMES du faubourg Saint-Germain, AMIS ET PARENTS DE LA COMTESSE.
Elles sont toutes âgées, mais très-richement vêtues.

CHŒUR.

AIR de la vieillesse.

Enfin, voilà donc
Ce noble et jeune rejetton,
Cet héritier de votre nom,
Qui doit relever votre race...
Comtesse, vraiment,
Vraiment, ce jeune homme est charmant,
Quel air distingué ! quel air grand !
Venez, enfant,
Qu'on vous embrasse.

UNE DAME.

C'est tout le nez des Beauforts.

UNE AUTRE.

Absolument tout leur profil.

LA COMTESSE.

Allons, mon neveu, allons, embrassez toutes ces nobles dames... je vais leur en donner l'exemple.

PIERRE, à part.

Et dire qu'il n'y a pas moyen de dire merci... naturellement.

CHŒUR.

Enfin, voilà donc,
Ce noble, etc.

(Pendant le Chœur toutes les femmes embrassent Pierre.)

PIERRE, à part.

En voilà-t-il, des tribulations... (S'essuyant les joues.)
et de toutes les couleurs.

AIR : Vos maris.

De fiacre, en Citadine,
Je me suis vu transporté,
Sans oser, d' peur qu'on m' chagrine,
Découvrir la vérité;
Mais quelle fatalité...
Après toutes mes peines amères,
Il n' me manquait plus enfin,
Que d' venir (dieu ! quel destin !)
Embrasser des douairières...

(S'essuyant encore.)

Qui n'ont pas l' visage bon teint.

LA COMTESSE.

Et votre cousine, mon neveu... votre cousine, je vous autorise...

PIERRE.

Merci. (A part.) Celle-là, c'est différent, je vais lui donner un gros baiser de couvreur. (Haut.) Ma cousine, sans vous commander, s'il vous plaît... (Il l'embrasse bien fort.) C'est comme du velours... naturellement.

HERMINIE, à part.

Mon cousin a des manières...

LA COMTESSE.

Vous savez, mes enfans que, par des arrangemens de famille, vous devez être l'un à l'autre, tâchez qu'un sentiment réciproque...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, *annonçant.*

La bouquetière de Mademoiselle!

HERMINIE.

Ah! faites entrer.

PIERRE.

Une bouquetière! à la bonne heure, me voilà dans mon élément. (*Elle entre.*) Dieu! qu'est-ce que je vois donc là? mon objet, ma petite Joséphine!... C'est une tuile qui me tombe sur la tête!

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, JOSÉPHINE.

HERMINIE.

Vous voilà, Joséphine, je croyais que vous ne viendriez pas.

JOSÉPHINE.

Oh! Mam'zelle, ma mère et moi, nous n'avons garde de manquer une pratique comme vous. Voici les bouquets pour votre soirée... Je suis un peu en retard, c'est vrai; mais il faut m'excuser, j'ai la tête un peu troublée; je vais me marier.

LA COMTESSE.

Ah! vous allez vous marier!... En vérité tout le monde s'en mêle.

JOSÉPHINE.

Oui, Madame, je me marie dans trois jours... J'épouse un ouvrier couvreur, un bon enfant, qui m'aime beaucoup.

PIERRE, *à part.*

Elle se flatte.

LA COMTESSE.

Que vous aimez aussi, sans doute?

JOSÉPHINE.

Dame! je crois qu'oui.

PIERRE, à part.

Elle n'a pas l'air d'en être sûre.

LA COMTESSE.

Est-ce un garçon sage?

JOSÉPHINE.

Ah! oui, Madame, ça travaille toute la journée, et ça ne fait pas le lundi.

PIERRE, à part.

Non, je n'ose pas.

JOSÉPHINE.

Et puis, quand il sera mon mari, il faudra bien qu'il marche droit.

PIERRE, à part.

Voyez-vous, voyez-vous! elle ne me dit pas ça, la bouquetière!... Moi qui la croyait si douce...

HERMINIE.

Dites-moi donc, Joséphine, est-ce un joli garçon, votre prétendu?

JOSÉPHINE.

Oh! oui, Mam'zelle, c'est un beau jeune homme, beau et grand comme... comme Monsieur que voilà. (Elle le regarde.) Ah! mon dieu! quest-ce que je vois!

PIERRE, à part.

Elle me reconnaît.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, ma petite?

JOSÉPHINE.

Ce Monsieur...

LA COMTESSE.

C'est mon neveu, le jeune comte de Beaufort.

JOSÉPHINE.

Bien sûr?

LA COMTESSE.

Comment, bien sûr?

JOSÉPHINE.

Ah! Madame, pardon... c'est que... (A part.) C'est singulier, on dirait que c'est lui.

Pierre.

PIERRE, à part, tout déconcerté.

Si je me fais reconnaître, je suis perdu à cause de la montre... Il faut payer de front.

HERMINIE.

Est-ce que vous connaissiez Monsieur, Joséphine?

JOSÉPHINE.

Dame, Mam'zelle, c'est selon...

HERMINIE.

Expliquez-vous.

C'est bien lui. AIR de la Colonne.
Je m'en

~~Mais voyez donc comme ell' tremble?...~~

LA COMTESSE.

Parlez. Monsieur vous est connu ?

JOSÉPHINE.

Non, mais c'est drôle comme il ressemble
A Pierre Mignard, mon prétendu.

LA COMTESSE.

Taisez-vous... car je vous l'ordonne,
Vous perdez la tête, d'honneur !

PIERRE.

Ma fill', sachez qu'un grand seigneur
Ne peut ressembler à personne.

JOSÉPHINE.

C'est encore sa voix... Ah ! M. le Comte, pardon...
Êtes-vous bien sûr que vous n'êtes pas Pierre, mon pré-
tendu ?

PIERRE.

Mon enfant, vous dites des bêtises.

LA COMTESSE.

Quelle insolence !

PIERRE, à part.

Pauvre petite ! (*Haut.*) Non, Mam'zelle, non... je vous
répète que je suis un comte... naturellement.

JOSÉPHINE, à la comtesse.

Vous avez beau dire, madame la Comtesse, la ressem-
blance est étonnante, et si je n'étais pas certaine qu'il est
sur le toit de la maison n° 6, rue de l'Echelle... car enfin,
c'est tout lui.

LA COMTESSE.

C'est assez , Mademoiselle!... Saint-Jean , ma voiture à la grille du jardin... (*A Pierre.*) Venez , mon neveu , venez , je vous mène à l'instant même chez votre oncle , le noble duc de Beaufort.

PIERRE , *à part.*

Chez un autre à présent!... Ils vont vont me promener comme le bœuf gras!... Je n'en sortirai pas , c'est sûr.

LA COMTESSE.

Donnez-moi la main.

PIERRE.

Avec plaisir. (*Offrant sa main.*) Ma cousine , sans vous commander...

(*Il ne sait laquelle donner et se décide enfin à donner la gauche.*)

HERMINIE , *à part.*

A-t-il l'air embarrassé !

LA COMTESSE.

Partons !

REPRISE DU CHŒUR.

Enfin , le voilà donc
Ce noble , etc.

(*En s'en allant , il regarde Joséphine. — La grille du fond est ouverte , on part.*)

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

.....

Quatrième Tableau.

Le Théâtre représente un riche salon, orné de tableaux de famille.



SCÈNE XIX.

DEUX LAQUAIS.

(Ils placent au milieu du théâtre un grand guéridon, sur lequel sont des tasses et un porte liqueur.)

1^{er} LAQUAIS.

As-tu vu le neveu de la maison ?

2^{m^e} LAQUAIS.

Puisque c'est moi qui ai eu l'honneur de lui verser à boire pendant tout le dîner... Aussi, j'avais de l'occupation ! Le digne héritier de M. de Beaufort ne parle guère, en revanche, il boit bien.

1^{er} LAQUAIS.

Et il mange de même... Il est entré au moment où l'on allait se mettre à table ; et il était d'abord d'une timidité... il regardait autour de lui, comme s'il eût cherché un passage pour s'enfuir.

2^{m^e} LAQUAIS.

Oui, mais dès qu'il a eu goûté du vin de monseigneur, sa figure s'est épanouie, il regardait tout le monde, répondait par des signes de tête à toutes les questions que l'on lui adressait, et se tournait toujours vers moi, en me disant : « Sans vous commander, s'il vous plaît. » C'était fort amusant !

(37)

1^{er} LAQUAIS.

Il est aisé de voir que ce jeune homme n'a pas l'usage du grand monde... mais mademoiselle Herminie le formera.

2^{me} LAQUAIS.

Silence ! on sort de table... ~~Va dire à Laurent de servir le café.~~

SCÈNE XX.

LES MÊMES, LE DUC DE BEAUFORT, LA COMTESE,
HERMINIE, PIERRE, CONVIVÉS.

CHŒUR.

AIR : *Vive Fernand !* (Lécadie.)

Dans ce séjour que l'allégresse brille !
Unissons-nous par le même transport,
Car ce beau jour relève la famille,
Et le grand nom du Prince de Beaufort.

(*Tout le monde s'assied.*)

PIERRE. *Il a une légère rainte de vin.*

C'est drôle, quand on n'est pas habitué, le Champagne, ça vous tape sur les nerfs.

LE DUC.

~~Non~~ ~~Non~~, mes amis, rien n'égale ma satisfaction. J'avais désespéré de retrouver ce fils de mon malheureux frère, le seul rejeton sur lequel se fonde l'espoir de ma race... mais enfin, le ciel a comblé tous mes vœux.

PIERRE, *à part.*

Pauvre cher homme ! quand il saura...

HERMINIE, *à part.*

Plus j'examine mon cousin, et plus je lui trouve des manières....

LA COMTESSE, *bas au Duc.*

Voyez comme Herminie et lui sont déjà d'intelligence.

PIERRE, *à part.*

Et la petite qui a l'air de m'adorer... Dieu ! si je n'étais pas un honnête homme!.... mais je suis un honnête

homme..... Et dire qu'il faudra quitter une si bonne maison!... C'est égal, je n'ai plus peur... et je m'en suis tapé... Vive la joie et le Champagne!

PREMIER COUPLET.

AIR : *J'ons un Curé patriote.*

Malgré l'embarras étrange
Où je suis tombé des toits,
Il faut voir comme je mange,
Il faut voir comme je bois;
J'ai goûté de tous les mets,
Tous les vins étaient parfaits.
Quel dîné!
Monsieur le Duc m'a donné.

DEUXIÈME COUPLET.

A ma gauche, une Comtesse
Me disait : prenez ceci...
A ma droite une Duchesse...
Je mangeais sans dire merci.
Oh ! comme c'était flatteur !
J'avais l'air d'un ~~électeur~~. *gros dîner*
Quel dîné!
Monsieur le Duc m'a donné.

TROISIÈME COUPLET.

Mais hélas ! lorsque j'y songe,
Tout ce bonheur va passer !
Il va passer comme un songe,
Pour ne plus recommencer.
Mais je vais plus d'une fois,
Grier par dessus les toits...
Quel dîné !
Monsieur le Duc m'a donné.

Oh ! là , là , le Champagne !

LE DUC , *revenant.*

Eh bien ! mon cher neveu , êtes-vous content de vous retrouver au sein de votre famille ?

PIERRE.

Si je suis content, moi?... (*On lui donne une demi-*

((-) (39)

tasse. — *Il boit en parlant.*) Je ne vous vous en dis pas davantage.

LE DUC.

Voyez-vous ces portraits?

PIERRE.

Ils sont bien laids.

LA COMTESSE.

Vous trouvez?... Ce sont pourtant vos nobles aïeux.

PIERRE.

Qu'est-ce que ça prouve?... Ça prouve que mes aïeux n'étaient pas beaux.

(*Tout le monde rit*)

LE DUC.

~~Il est fier~~ Vous voyez d'abord ici le chef direct de notre ligne ascendante, celui que sa popularité fit surnommer le Roi des Halles.

PIERRE.

Par exemple, j'a fréquenté souvent le royaume de mon aïeul.

LA COMTESSE.

Cet aïeul avait l'honneur d'être allié par les femmes au bon Henri IV.

PIERRE.

Henri IV!... Oh! celui-là, je le connais!... je l'ai encore vu ce matin sur le Pont-Neuf.

AIR: *T'en souviens-tu? dis-moi t'en souviens-tu?*

R C'était un roi jovial, débonnaire,
Et dont le peupl' a gardé l' souvenir:
Sur son cheval, qu'est pas d' race étrangère,
Au milieu d' nous il semble encor venir.
Comme le rich', l' pauvre en passant l' admire,
Et ce bon roi que la France adora,
En souriant, semble toujours nous dire:
« Mon pauvre peupl', eh ben! comment qu' ça va? »

LE DUC.

Ce Beaufort se rendit célèbre dans la guerre de la Fronde.

PIERRE.

Ah! il se battait à la fronde! Je n'en jouais pas mal aussi,

quand j'étais petit, moi, de la fronde... On prend comme ça la ficelle (*En tournant le bras comme s'il jouait à la fronde, il jette la tasse par terre.*)... Pardon, excuse.

LA COMTESSE.

Il paraît que la fronde est un goût de famille. X

LE DUC, *montrant un autre portrait.*

Celui-ci était Grand-Maitre de l'ordre de Malte; il battit deux fois les Turcs.

PIERRE.

Il paraît qu'il était pour les Grecs... c'est comme moi.

LE DUC.

AIR :

X
Ce fut un brave capitaine,
Il servit vaillamment l'état.

PIERRE.

Oh! vraiment, je le crois sans peine,
J'ai bien manqué d'être soldat;
Comm' les conscrits de mon village,
J'aurais pu d'en venir un héros,
C' n'est pas la faut' de mon courage,
C'est la faute des numéros.

LE DUC.

Comment?

PIERRE.

Je vous en fais juge : il fallait deux hommes, j'ai eu le numéro 315; il n'y avait pas moyen d'aller à la gloire avec ça...

LA COMTESSE.

Il est charmant!

HERMINIE, *à part.*

Je le trouve insupportable.

LE DUC.

Si ces dames et ces messieurs veulent passer dans la salle du concert?

PIERRE.

La salle du concert! il paraît qu'on va danser... Eh bien! c'est dit, je vas danser aussi; je suis lancé.

(41)

LA COMTESSE.

Il signor Bombardini, votre chef d'orchestre n'est pas encore arrivé ?

TOUT LE MONDE.

Là voilà ! le voilà ! notre aimable virtuose :

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, BOMBARDINI, *très-élégant*.

BOMBARDINI.

Monsu le Duc, ... madame la Comtesse, ... z'ai bien l'honneur ...

PIERRE, *à part*.

C'est un Allemand.

LE DUC.

Vous avez manqué de nous faire attendre, mon cher Bombardini.

BOMBARDINI.

Pardonnez, monsu le Duc, ma, une aventure des pious extraordinaires ...

LE DUC.

Une aventure extraordinaire ?

BOMBARDINI.

Oui, monsu le Duc, je vais vous conter ça : figurez-vous qu' j'étais consigné dans mon hôtel ... moi, Bombardini.

LE DUC.

Consigné ! ... pourquoi cela ?

BOMBARDINI.

Perché ? ... pourquoi ? ... il s'est commis un vol dans mon hôtel.

TOUS.

Un vol !

LE DUC.

Considérable ?

BOMBARDINI.

Une montre superbe, avec une chaîne d'or, un habit avec un chapeau.

Pierre.

6

PIERRE, *à part.*

Ah! mon dieu! mon affaire!

BOMBARDINI.

Des couvreurs, qui réparaient la maison, se sont introduits dans une chambre dont la fenêtre était ouverte, et ils ont emporté tout le bagage d'un pauvre jeune homme... avec un portefeuille où il y avait, en billets de banque, cinquante mille francs.

PIERRE, *vivement.*

C'est pas vrai!

TOUS.

Comment?...

BOMBARDINI.

Quel est l'insolent qui ose me donner un démenti?

LE DUC.

C'est mon neveu, monsieur Bombardini.

BOMBARDINI.

Votre neveu! monsieur le Duc?... Oh! si je l'avais su... Jeune homme, je vous prie d'excuser...

PIERRE.

Gn'y a pas d'offense; mais... c'est pas vrai!

BOMBARDINI.

Puisque monsieur le Duc le dit...

LE DUC.

Mon neveu, connaissiez-vous cette aventure?

PIERRE.

Non, non, mon oncle, mais je connais les couvreurs, ils sont incapables de ça... les couvreurs sont des bons enfans.

LA COMTESSE.

Vous connaissez les couvreurs?

HERMINIE, *à part.*

Il a de jolies connaissances!

PIERRE.

Oui, je connais les couvreurs, et je le répète à toute l'honorable société, les couvreurs sont incapables de faire une mauvaise action... voler de l'argent!... c'est pas vrai!

LE DUC.

Voilà qui est bien extraordinaire.

LA COMTESSE.

C'est la suite de l'éducation qu'il a reçue... Il est tout pour le peuple.

PIERRE.

Je m'en vante!... le peuple!... oh! dieu, le peuple! et surtout les couvreurs!... je suis pour les couvreurs, moi!... Vive le peuple et les couvreurs par-dessus... naturellement!

(*Musique.*)

BOMBARDINI.

Messieurs et Mesdames, quand vous voudrez, le concert il commencera.

LE DUC.

Quant à vous, mon neveu, suivez-moi, je veux avoir l'honneur de vous présenter au prince.

PIERRE.

Au prince! (*A part.*) De plus fort en plus fort... mais ça m'est égal!... à présent, j'irai où l'on voudra.... Oh! le Champagne!

REPRISE DU CHŒUR.

Dans ce séjour, etc.

(*Le Duc sort appuyé sur son héritier. — Tout le monde les suit.*)

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU.

.....

Cinquième Tableau.

Le Théâtre représente une rue remplie de monde. — Une maison brûle au côté droit. — Il y a une échelle contre le mur.



SCÈNE XXIII.

**GENDARMES, SOLDATS DE LA TROUPE DE LIGNE,
PEUPLE.**

CHŒUR.

MORCEAU de l'Intrigue aux fenêtres. (Au feu! au feu!)

Quel malheur épouvantable!
Dans cet incendie effroyable,
Ce jeune homme va-t-il périr?
Personne pour le secourir!

UNE VOIX, de la maison.

Allez chercher les pompiers!... apportez de l'eau!...

(*Toutes les portières du quartier arrivent avec des pots à l'eau.*)

UN GENDARME, criant.

Les voitures ne passent pas!

(*On pose des échelles contre la maison dont on voit le feu s'échapper par les combles. — On entend dans la coulisse le bruit d'une voiture.*)

UNE VOIX.

C'est la voiture de M. le duc de Beaufort.

LE GENDARME.

On ne passe pas, vous dis-je; descendez.

TOUT LE MONDE.

Oui, descendez.

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, LE DUC, PIERRE, LA COMTESSE,
HERMINIE, puis LES POMPIERS.

LE DUC.

Allons, mon neveu, suivez-moi, nous irons à pied...
Mais il est fort étonnant que pour une maison qui brûle,
je sois forcé de mettre pied à terre.

UNE FEMME DU PEUPLE.

Ah! Messieurs, là-haut, au cinquième étage, il y a un
jeune homme qui va périr... personne n'ose lui porter
des secours, ~~les pompiers ne sont pas encore là.~~

PIERRE, à part.

Une maison qui brûle, un jeune homme à sauver, et une
échelle... Parbleu! voilà une belle occasion de m'échapper,
moi qui la cherche depuis ce matin. Eh! vite, vite, sur les
toits, c'est mon élément.

AIR des Scythes.

Combien je dois bénir cette rencontre,
En un clin-d'œil, là-haut j' vais arriver ;
V'là mon chapeau, mon habit et ma montre;

(Il se déshabille.)

LE DUC.

Que faites-vous?

PIERRE.

Moi, je vais le sauver.

LE DUC.

Mais, songez-donc...

PIERRE.

Je prétends le sauver.

N'espérez pas m'arrêter davantage,
Dans les dangers j' vais toujours au plus fort.

(A part.)

J' vas leur prouver qu' pour avoir du courage
J' n'ai pas besoin d'êtr' un duc de Beaufort.

(Il s'élance à l'échelle et disparaît un moment, en passant sur
le comble qui paraît être enflammé. — Tout le monde fait
la chaîne.)



CHŒUR.

Quel malheur épouvantable !
Dans cet incendie effroyable ,
Ce jeune homme va-t'il périr ?
Pourra-t'il donc le secourir ?

(*Tout le monde est en mouvement. — Les pompiers arrivent.*)

SCÈNE XXV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, PIERRE redescend et amène OCTAVE sur
le devant de la scène, puis JOSÉPHINE.

TOUT LE MONDE.

Le voilà ! le voilà !

OCTAVE.

Ah ! Monsieur, combien je vous remercie, sans vous
j'étais perdu !

PIERRE.

Dame ! vous étiez flambé... naturellement.

LE DUC, *embrassant Pierre.*

Bien, mon neveu, vous êtes digne de vos ancêtres !

PIERRE.

Je suis digne de mon père ; et j'aime mieux ça !

JOSÉPHINE.

Oh ! c'est Pierre, je le reconnais bien, à présent !

PIERRE.

Joséphine !... Eh ! oui, c'est moi.

LE DUC.

Pierre !

LA COMTESSE.

Pierre de Beaufort ?

PIERRE.

Eh non, Pierre Mignard, né natif de Saint-Quentin, et
couvreur de mon état.

LA COMTESSE.

Un couvreur !

PIERRE.

Pardon, M. le Duc, et vous, M^{me} la Comtesse, pardon,

excuse de vous avoir embrassé ce matin, et vous aussi, Mademoiselle... c'était bon tout de même; mais ces baisers n'étaient pas pour moi... Voici l'histoire: Ce matin, la pluie tombait par torrens, nous étions sur les toits. Je dis à Giraud, mon compagnon, mettons-nous à couvert sous cette fenêtre... V'lan, mon chapeau tombe dans la chambre, j'entre pour le ramasser... Pour lors, l'idée de rire me vient... Je veux voir comment je serais en jeune homme à la mode... Je passe cet habit, je mets ce chapeau et cette belle cravate; une montre était à la cheminée, je la mets dans mon gousset. C'est lundi, aujourd'hui, et j'étais un peu en train, sauf le respect que je dois à la société...

OCTAVE.

Quelle plaisante aventure!... Par le plus singulier des hasards, M. Pierre, c'est dans ma chambre que vous êtes entré, et cet habit, ce chapeau, cette montre, et le nom de Beaufort que l'on vous a donné, tout cela est à moi.

LE DUC ET LA COMTESS.

En vérité?

PIERRE.

Par exemple, voilà de ces coups!... Ma foi, puisque cela est ainsi, voici votre habit et M. votre oncle... votre montre et votre cousine... votre canne et votre tante... car tout ça est à vous... avec 500,000 francs de rente, à ce que m'a dit le notaire du Beaufort.

OCTAVE.

Il se pourrait? quoi! Monsieur?...

LE DUC.

Oui, Monsieur, vous voyez votre oncle, le duc de Beaufort, et ces dames...

OCTAVE.

Ah! Madame... Mademoiselle... si j'avais su...

PIERRE.

Monsieur vaudra mieux pour être un comte que moi; mais c'est égal, c'est une journée qui me fait un fier honneur... quand je dis à moi, c'est-à-dire à l'habit que je porte; ça revient toujours à mon dire: c'est l'habit qui fait l'homme, et j'épouse Joséphine.

(48)

JOSÉPHINE.

Il faudra te faire habiller par le meilleur tailleur de Paris.

PIERRE.

C'est dit... et, quand j'y pense...

(*Il chante.*)

Quel diné!

Monsieur le Duc m'a donné.

Mais à présent voilà la peur qui commence à me prendre pour tout de bon.

(*Au Public.*)

AIR de la Sentinelle.

Vous le savez, je n' suis pas fainéant;
Mais quand j'ai fait un' si drôl' de tournée,
C'est tout au plus si j'ose, en ce moment,
Vous demander le prix de ma journée.
Ne me montrez point de rigueur;
Et si la chanc' pour moi n'est pas heureuse...
Comme je suis bon travailleur,
Ne faites pas tomber le COUVREUR,
La chût' serait trop dangereuse!

FIN.

